



TÉNOR DE GUERRE

■ MARCHIALY ■

Cette enquête a été réalisée
avec le soutien
d'Heidi News.

© Éditions Marchialy,
Groupe Delcourt, 2025
© Guillaume Guilpart
pour la couverture,
et la maquette intérieure

**Éditions Marchialy,
8, rue Léon-Jouhaux
75010 Paris**
www.editions-marchialy.fr

TÉNOR DE GUERRE

ELISA
MIGNOT

■ MARCHIALY ■

À L'UKRAINE LIBRE





1

Je n'ai jamais croisé Wassyl Slipak. Pourtant, c'est étrange, j'aurais du mal à dire aujourd'hui que je ne le connais pas. La première fois que j'entends parler de lui, c'est en 2019, à Paris, dans une brûlerie de café. Sur le pas de la porte, l'odeur si particulière des grains torréfiés tout juste moulus agrippe les narines. Gaston est derrière le comptoir. Il porte un tablier et des favoris. La devanture en lettres dorées annonce « Maison familiale depuis 1955, mouture sur mesure ». Jusqu'à son patronyme, Gaston-Hugues Berthier est à l'image de sa boutique au charme désuet. Il a hérité la brûlerie parisienne de son père en 2006. Depuis, il y vend du café, mais aussi du thé dans de belles boîtes en métal quasi rivetées au temps de la Chine impériale. Elles sont là-haut, près du plafond. Mon regard se pose sur un thé appelé « Odessa ».

« Vous connaissez ? demande-t-il, affable, toujours prêt à aider le chaland hésitant.

— Non, mais j'aimerais beaucoup.»

Il parle du thé, moi de la ville ukrainienne sur la mer Noire. Il me sourit et déverse les feuilles du thé fumé et fruité qui ne vient pas du tout d'Ukraine. On commence à discuter de ce pays aux frontières de l'Europe que l'on connaît un peu tous les deux pour y être allés, Gaston pour de longues vacances, moi lors de reportages en 2014 et en 2016 pour le magazine *Polka* où j'étais alors journaliste. Son timbre nasal, la façon qu'il a de choisir ses mots, de dérouler ses phrases, comme si tout était grave et important, me donne envie de m'asseoir là, sur un sac en toile de jute, et de l'écouter deviser voyages, cafés et littérature – ce qu'il fait très bien. Rapidement, la conversation prend une tournure inattendue. Gaston demande s'il peut me parler d'un ami à lui, un Ukrainien. Peut-être que je le connais ? Sur un ordinateur blanc détonnant dans le décor, il fait défiler des vidéos. Sur certaines, on voit un homme, très grand, impressionnant même, en tenue militaire, le crâne rasé avec une seule longue mèche châtain qui lui tombe sur le front. Adossé à un mur en brique, il nettoie son arme et la charge consciencieusement, balle après balle en fredonnant. Il a l'air de raconter son quotidien de mitrailleur à ce qui est sans doute

une chaîne de télévision ukrainienne. Gaston me montre une autre vidéo : un homme en queue de pie noire avec un fin collier de barbe, le port altier, les cheveux gominés plaqués en arrière, sur une scène au milieu d'un orchestre. Comme habité, il entonne à gorge déployée un air d'opéra que je ne connais pas. Les images se superposent : la mèche et la gomina, le keffieh et le col amidonné, l'arme et la voix. Serait-ce le même homme ? On a du mal à le croire... Et pourtant. En regardant plus attentivement, je reconnais le regard clair, les lèvres charnues, le long nez droit, la stature. « C'était mon ami Wassyl, il a vécu la moitié de sa vie en France, chanté à l'Opéra de Paris et il est mort dans le Donbass. »

Ce jour-là, dans la brûlerie de café du métro Jourdain, j'ai traversé sans le savoir une invisible frontière et suis repartie avec bien plus que du thé et du café. Depuis, je cherche Wassyl Slipak. Pas son corps, lui a été enterré sur les collines de Lviv, sa ville natale dans l'ouest de l'Ukraine, lors de funérailles suivies par des milliers d'admirateurs. Le président Petro Porochenko en personne venait de lui décerner la médaille du courage de façon posthume. Il a été le premier civil à la recevoir. Wassyl Slipak a ensuite été officiellement désigné « héros de l'Ukraine ». Aujourd'hui, tous les Ukrainiens et les Ukrainiennes connaissent le

nom de ce quasi-Pavarotti qui aurait tout sacrifié pour défendre son pays contre l'envahisseur russe. Trois ans après sa mort, en 2019, un autre président ukrainien, celui que tout le monde connaît désormais, Volodymyr Zelensky, le citera même en exemple. C'est le tout premier discours du jeune président à la tribune de l'ONU à New York. Il alerte sur la guerre méconnue qui ronge déjà son pays. Zelensky mentionne la bravoure de Wassyl Slipak, la perte de celui qui était «l'un des meilleurs barytons et contre-ténors du monde». Le président ukrainien prêche alors dans le désert. Peu de gens s'intéressent à cette guerre aux confins de l'Europe, encore moins s'en inquiètent.

Pendant des semaines, je repense à cette histoire, à Wassyl Slipak, j'entame quelques recherches, désordonnées, par curiosité. Je me mets en tête de comprendre. De comprendre comment un chanteur d'opéra à la carrière prometteuse, installé en France depuis vingt ans, a pu tout plaquer pour aller faire la guerre. Pour quoi s'engage-t-on corps et âme dans une cause? Pour quelles raisons risque-t-on sa vie? Mourir pour des idées, d'accord, mais concrètement, quelles sont les étapes? Lors de mes voyages en Ukraine pendant la révolution du Maïdan et la guerre du Donbass, ces vastes questions m'animaient déjà. Le ténor de guerre peut sûrement m'éclairer. Je me mets à chercher

le chemin qu'il a emprunté jusqu'à ce coteau où il a été fauché par la balle d'un sniper russe ou prorusse, un jour de juin 2016 où il faisait chaud.

UNE SEULE VIE À VIVRE
EXTRAIT D'UNE CHANSON
POPULAIRE DU TRIO MARENÝCH
TRADUIT DE L'UKRAINIEN
ANNÉES 1970

*Le ciel au-dessus de nous, la canneberge au loin,
Coule à travers les mondes, le chant d'un oiseau.
À propos de la patrie, du sang de nos aïeux,
Un destin unique, un destin unique,
Un destin unique.*

Sha-la-la...

*Au bord de la rivière, je m'arroserai,
Le ciel de ma main, hé, je le toucherai à nouveau.
Ici, ce n'est pas une terre étrangère, ce n'est pas une terre
étrangère,
Mais la patrie, que la patrie,
Avec nous au festin.*

Sha-la-la...

*Je ne suis pas seul,
Pour moi et pour toi.
Je ne suis pas seul,
Salut, c'est tout.*